

Adriana Altaras

Mesdames et Messieurs,

Lorsque j'ai commencé à rédiger ce discours, le coronavirus n'était encore qu'un sujet en marge de l'actualité. Il monopolise désormais nos vies et a fait que cet événement n'ait pas lieu.

Il provoque de nombreux décès et une souffrance infinie. Néanmoins, je voudrais vous adresser ces quelques mots, car la Shoah et les souffrances que je relate, mais aussi les courants de droite que je mentionnerai dans ce qui suit, sont, je le crains, « immunisés contre le coronavirus ». Le sujet est malheureusement toujours d'actualité.

La mitzvah est un mélange de devoir et de bonne action. Les garçons de 13 ans et les filles de 12 ans font leur bar/bat mitzvah. Ils sont alors assez âgés pour assumer les obligations nécessaires à la vie en communauté, en société. C'est une mitzvah toute particulière pour moi que de pouvoir prendre la parole ici.

Mais je voudrais d'abord m'incliner devant la vie, devant le destin des personnes qui devaient être ici, celles qui ont survécu, celles qui sont mortes. Je sais que tout ce que nous dirons, tout ce que vous entendrez aujourd'hui, ne sont que des approximations de ce que vous avez dû vivre. Mais je voudrais tout de même essayer, prudemment.

Mes parents étaient des rescapés de la Shoah. Mon père Jacob était un partisan dans les montagnes croates, ma mère Thea et sa soeur Jelka, ma tante, ont survécu au camp de concentration de l'île de Rab. Des circonstances auxquelles je dois la vie.

Mes parents ont cru à la reconstruction de la Yougoslavie sous le maréchal Tito jusqu'à ce qu'ils soient chassés du pays. Ils se sont retrouvés en Allemagne, ont réussi à s'y bâtir une vie et ils y sont morts à un âge avancé. Ma tante Jelka, elle, s'est installée en Italie. Elle aura 100 ans en mai. C'est une dure à cuire, une vraie survivante. Même le virus n'a pas réussi à l'emporter. Cela me fait de la peine qu'elle vive cela aussi. Bref, elle est en bonne santé, mais depuis que je suis petite, je l'entends prier la nuit. Pour qu'Hitler ne revienne jamais. Pour que les versements des indemnités de réparation ne cessent pas, pour que les nazis crèvent.

Je me demande si elle parle des anciens ou des nouveaux nazis. Comment est-elle au courant de tous ces mouvements récents de droite, en Allemagne, en Hongrie, au Danemark, etc. ?

Mais cela nous emmènerait trop loin.

Sa prière est comme un chant, qui dure parfois deux heures jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Mes paroles de réconfort matinales ont peu d'effet. « Qu'est-ce que tu en sais ? » dit-elle. Que lui répondre ?

Puis elle regarde par la fenêtre, voit la vieille Europe défiler devant elle. L'époque où elle était une jeune fille sur la promenade de Split. La guerre, les humiliations, la perte de sa *Heimat*, de sa jeunesse, les nombreux morts.

Certains jours, on dirait qu'elle prend congé de ce siècle. Elle a vu le monde pendant 100 ans. La guerre et la dévastation, l'alunissage et la chute du Mur. Et le soixante-quatrième gouvernement d'après-guerre en Italie.

Aujourd'hui, elle vit en Lombardie, où sévit également la pandémie du coronavirus. Cela use.

Parfois, je me dis qu'elle ne peut pas encore partir parce que la boucle n'est pas bouclée. Mais qu'attend-elle ? Une explication ? Un pourquoi ? Des excuses ? De qui ? Un jour, elle devra elle aussi nous quitter, et sa vie ne deviendra plus qu'un souvenir.

Les survivants s'en vont et emportent la vieille Europe avec eux.

Et c'est là que j'interviens, que nous entrons en jeu. Nous, la deuxième génération. Élevée par des parents plus ou moins traumatisés. Entre « écoute bien ce que j'ai à te dire » et « je ne veux plus en parler ».

Ceux qui en parlaient beaucoup, comme mes parents, ne disaient pourtant pas tout. Ils ne voulaient pas être considérés uniquement comme des victimes. Ou bien voulaient-ils m'épargner ? Ils souhaitaient avant tout repartir à zéro, survivre.

Ceux qui parlaient peu taisaient le pire.

Ils avaient perdu une partie d'eux-mêmes.

Mais nous, les enfants, avons appris très tôt à entendre l'indicible, le non-dit.

Je me souviens d'avoir rêvé de la vie quotidienne dans le camp, d'évasion, aussi vivement que si j'avais été moi-même dans un camp de concentration. Comment en suis-je arrivée à faire de tels cauchemars ? Et comment réagir ?

Des cohortes de thérapeutes se sont occupées des enfants et des petits-enfants des survivants de la Shoah à partir du moment où, dans les années 1990, l'on a pris conscience que les traumatismes peuvent être hérités et de la manière dont ils peuvent l'être.

Les troubles du sommeil et de l'alimentation, la méfiance et la claustrophobie, tous ces problèmes ont été abordés lors des longues séances de thérapie.

Quand j'avais 14 ou 15 ans, j'ai épargné mes parents. Je les ai protégés de ma puberté. Pas de grands débordements, pas de dépassement des limites. Qu'est-ce que la Shoah face à la puberté ? Je voulais les ménager, prendre soin d'eux.

N'aurait-ce pas dû être l'inverse ? J'avais le sentiment qu'ils avaient plus besoin d'aide que moi.

Mais je me suis surtout demandé quoi faire de tout cela ? De ces connaissances en partie inconscientes. Les refouler ? Les oublier ?

N'ai-je pas une responsabilité à leur égard ?

Ça me rappelle cette blague (je sais, vous allez penser que rien ne m'arrête, pas même un lieu de mémoire...).

C'est Moishe qui n'arrive pas à trouver le sommeil. Il tourne et se retourne dans son lit. Sa femme Flora lui demande : « Qu'y a-t-il ? » « Je ne vais pas réussir à rembourser ma dette à Aaron ! » Flora réfléchit, puis lui conseille : « Écris-lui, Moishe, pour que ce soit **lui** qui n'arrive pas à dormir... »

En parler constamment ? Soulever la question encore et encore ? Jusqu'à ce que les autres ne puissent plus dormir non plus ?

Serait-ce un moyen ?

Peut-être.

Les Juifs sont un peuple qui ne dort pas et ne laisse pas les autres dormir. C'est ce qu'on dit généralement.

Le fait est que je ne pense pas uniquement à la libération tous les 75 ans. Pas une ou deux fois par an non plus, le 9 novembre et le 27 janvier, non. Tous les jours quasiment, il y a une petite chose qui me fait dresser l'oreille. Je ne tombe pas toujours dans le trou noir des récits de la Shoah. Parfois, ça passe vite. Souvent, je suis HS pendant quelques heures. Et que ce soit volontairement ou non, cela a toujours été un thème important dans ma vie. Quoi que je fasse, il m'accompagne. Il apparaît dans mes livres, dans mes mises en scène. Il est peut-être même inscrit dans mon ADN artistique.

Il alimente toutes mes œuvres. Quel est le rapport entre un opéra de Rossini et l'extermination des Juifs ? *La Chauve-Souris* et la Seconde Guerre mondiale ? Rien. Et pourtant...

Il serait erroné de dire que l'action de mes livres se déroule uniquement dans le contexte de la guerre. Et pourtant, avec ma littérature, je colmate les brèches d'une histoire que je ne peux pas m'expliquer. Je console ma mère, même si elle est déjà morte. Je demande à Dieu où il était pendant tout ce temps ?

Je ne dis pas que sans la Shoah, je serais à court d'idées. Ne vous méprenez pas. J'ai la chance de pouvoir m'exprimer par le biais de l'art, de pouvoir aborder le sujet encore et encore. Me livrer. Et je peux raconter aux autres toutes les histoires qui peut-être seraient perdues autrement.

De Léa, contrainte à se prostituer à Auschwitz et de Mendel, qui devait charrier les cadavres hors de la chambre à gaz.

La Shoah et ses conséquences pour les générations suivantes est et reste un thème central dans ma vie. Et, je suppose, dans la vie de nombreux membres de la « deuxième génération ».

Comment vivons-**nous** avec les souvenirs et les récits et comment les transmettons-**nous** ? Comment faire en sorte que la société n'oublie pas nos ancêtres ? Leur souffrance. Leur mort. Que nos enfants sachent ce qui s'est passé. D'où ils viennent, ce qui est arrivé à nos familles pendant la guerre, et pourquoi nous sommes tous si impitoyablement *meschugge* – cinglés. (Et surtout, quels enseignements pouvons-nous en tirer ?)

La deuxième génération de Juifs.

La deuxième génération de non-Juifs.

Parce que la guerre a balayé l'Europe tout entière et a laissé des traces chez nos grands-parents et nos parents et ne s'est pas arrêtée d'un côté ou de l'autre. Nous, les enfants et les petits-enfants de la guerre, sommes dans le même bateau. Juifs et non-Juifs.

C'est un bateau très chargé. Mais il flotte.

Lors de mes tournées de lecture, j'ai fait l'expérience que les gens veulent savoir, veulent parler.

Je lis des passages sur les *Sonderkommandos*, sur les gazages et l'arbitraire. Les auditeurs viennent de leur plein gré. Ils prennent le thème à bras le corps, nous nous retrouvons ensemble face à l'enfer.

L'enfer des camps. Le cauchemar du Troisième Reich et nous nous parlons. Nous écoutons.

Parfois, quelqu'un pleure. Souvent, nous rions en chœur.

La culpabilité et la honte d'un côté. La colère et l'impardonnable de l'autre.

Mais comment fonctionne la réconciliation ?

Il existe des séminaires au cours desquels les enfants des survivants de la Shoah et les enfants de nazis pratiquent ensemble le pardon. Parfois, ces week-ends fonctionnent assez bien, mais il arrive que les personnes concernées se détestent vraiment à la suite de cette expérience. Ils ont soif de vengeance... La question de la vengeance est vraiment complexe. Même Shakespeare s'y est cassé les dents....

Que signifie réellement la réconciliation ?

Le fait que nous commémorions ici, aujourd'hui, sous quelque forme que ce soit, est-ce un signe de réconciliation ?

À mon sens, oui.

Mesdames et Messieurs, lorsqu'on prend la parole en un jour de commémoration comme celui-ci, les questions sont de taille et les réponses difficiles.

Une réponse pourrait être : la réconciliation, c'est se sentir en sécurité en Allemagne. Faire confiance à la politique pour qu'elle ne cède pas à nouveau sans retenue et bêtement aux arguments et aux ressentiments de la droite . Parfois, j'ai des doutes.

Il est impératif que le gouvernement fédéral surveille sérieusement et de près l'Office fédéral de protection de la Constitution, sa police et son armée.

Mais le traitement négligent du procès de la NSU, le meurtre de Lübke, l'attentat de Hanau, tout cela met mes sens en alerte.

La compassion, c'est une bonne chose. Mais cela ne m'aide pas et ne nous aide pas à entendre : cela m'inquiète, cela m'affecte. Quels actes viendront ensuite ?

Que fait vraiment la politique ?

Je suis sûre que le budget de l'éducation, par exemple, pourrait être beaucoup plus sollicité.

Investir dans l'éducation et l'enseignement, encore et toujours ! Car ce n'est que si nous atteignons les enfants et les jeunes, c'est-à-dire si nous nous touchons les générations futures, que nous pourrions arriver à un résultat.

Ce n'est pas facile, je le concède. Et je sais que les lieux de mémoire y réfléchissent depuis des années et proposent des expositions et des visites guidées exceptionnelles.

Je rêve depuis longtemps que la Journée de commémoration de la Shoah au Bundestag soit organisée par des scolaires. Je suis convaincue que les jeunes prendraient cette responsabilité avec beaucoup de sérieux et de dignité.

Nous pouvons et devons faire confiance à nos enfants et leur confier cette responsabilité ! Pour qu'un jour ils puissent se souvenir et éprouver de la compassion sans qu'on les y oblige.

Le deuil volontaire est peut-être un paradoxe. Qui veut penser volontairement à des millions de morts ? Aux nombreux camps de la mort, à l'humiliation, à la guerre ? Et pourtant, je suis convaincue que le souvenir est possible sans pression, sans contrainte imposée.

J'ai foi en notre jeunesse.

Mesdames et Messieurs,

L'Allemagne était l'épicentre de la catastrophe. C'est là que les pratiques les plus inhumaines ont été inventées. Le meurtre de millions de personnes a été planifié, puis mis en œuvre dans toute l'Europe.

Ce génocide est unique. Et lorsque des voix de droite nient aujourd'hui la Shoah, les survivants se sentent à juste titre bafoués.

Comment peux-tu vivre en Allemagne ?, me demandent mes amis à l'étranger.

Est-ce que tu as peur ?, m'a-t-on souvent demandé à Berlin ces derniers temps. As-tu plus peur qu'avant ? Te caches-tu ? Est-ce que tu restes plus fréquemment chez toi ? Souhaites-tu émigrer ? Je réponds farouchement : « Non ! Je n'ai pas peur. Et toi ? Je n'aurai peur que quand toi tu n'auras plus peur ! »

Honnêtement, en toute confidentialité, entre vous et moi, bien sûr que j'ai peur. Mais toute personne saine d'esprit a peur aujourd'hui, qu'elle soit juive, non juive ou athée. Quand quelques terroristes orthodoxes brutaux et fous se font sauter et font sauter les autres, c'est effrayant. Lorsque les populistes de droite attisent la haine, nient la Shoah, commettent des attentats, c'est inqualifiable.

Et cela s'aggrave chaque jour et se rapproche de nous chaque jour.

J'ai des visions de l'avenir terribles et très explicites, et la peur en est le sentiment le plus inoffensif.

Oui, je m'inquiète parce que l'antisémitisme est devenu socialement acceptable. Il a toujours existé. Mais maintenant, il me semble qu'il a de nouveau droit de cité, qu'il est presque classe. Les gens en parlent dans les fêtes comme si c'était un en-cas. Le fait que le racisme soit présent dans des jeux sur Internet est plus que répugnant. Et pas uniquement sur Internet.

Cela aussi pourrait être mieux contrôlé et faire l'objet d'investigations judiciaires. Je le souhaite.

L'émigration serait une option. Mais pour aller où ? Mon ami Albert me dit que le Portugal est une bonne option, mais seulement dans les Açores.

Pour faire quoi dans les Açores ?

Non, je ne veux pas partir. Je ne veux pas avoir peur. Et je ne veux pas me faire toute petite.

Au lieu de cela, je mets à profit une caractéristique que je n'apprécie pas forcément : le refoulement. Je refoule les angoisses croissantes au profit du courage. Plus facile à dire qu'à faire, mais cela fonctionne quand même. Parce que je ne veux pas être barricadée chez moi ni qu'on m'interdise mon impertinence. Et surtout, je ne veux pas émigrer.

Laisser le champ libre aux terroristes ? Ou à une droite manipulatrice, dangereuse et de mauvais goût ? Ce serait ridicule.

Je vis à Berlin depuis plus de 30 ans, j'ai été coincée dans les embouteillages de la Potsdamerstraße pendant l'équivalent de 2 ans, j'ai l'impression d'attendre l'ouverture du nouvel aéroport BER depuis 20 ans, et maintenant je suis censée

laisser tout cela derrière moi sans un mot ou un bruit ? Parce que tout d'un coup, ma présence ne convient plus à certains extrémistes et politiciens racistes et misogynes ?

En haut de ma liste de choses à faire se trouve l'expression : ne pas avoir peur. Et mes listes sont sacrées pour moi.

Je défendrai avec vigueur l'Europe pacifique jusqu'à ce que tous les autres décident de partir. Cela ressemble à une déclaration de guerre, et c'en est une. Je n'émigrerai pas, parce que je me sens bien en Allemagne. Cela peut surprendre, car ces derniers temps, les expressions racistes et antisémites ne manquent pas.

Mais il y a beaucoup plus de gens qui pensent différemment et je vis dans une démocratie qui me permet de me rebeller contre le racisme.

Non, quand j'en aurai envie, j'irai les jours de fête à la synagogue ou dans une église ou dans une mosquée. Peut-être ne ferai-je rien de tout cela. Mais je serais libre de le faire, car dans mon pays, c'est permis.

Je ne me verrai pas interdire de vivre, surtout pas par des personnes aux normes démentielles.

On ne peut pas acheter la démocratie. Elle n'arrive pas toute seule. Je sais que notre président fédéral M. Steinmeier est très préoccupé par la démocratie en Allemagne. Je le comprends. Nous sommes tous appelés à travailler main dans la main pour la préserver.

Cela peut sembler injuste : on peut voir la goutte d'encre dans un verre d'eau, mais pas la goutte d'eau dans un encrier.

Il y a beaucoup, beaucoup de citoyens en Allemagne qui pensent autrement. Qui nous soutiennent, nous les Juifs. Qui défendent l'Allemagne démocratique. Ils sont ici pour commémorer avec vous, pour faire le deuil avec vous, pour s'assurer que cela ne se reproduise jamais, plus jamais.

Être un *Mensch* (all. être humain) est un grand éloge en yiddish.

On appelle *a Mensch* celui qui fait le bien.

C'est, je pense, un défi suffisant pour nous tous : essayer d'être un *Mensch*.

Merci beaucoup de m'avoir écoutée.